

HYGIÈNE
TRAITÉ DES ALIMENTS

ET DES BOISSONS

PAR M. A. GAUTIER

DOCTEUR EN MÉDECINE

1 volume in-12

Prix Franco 50 cts.

SUPPLEMENT
A LA CUISINIÈRE

DE LA CAMPAGNE ET DE LA VILLE

SERVICE DE TABLE

à la française et à la Russe

ART DE PLIER LES SERVIETTES

Par MM. AUDOT, GRANDI et MOTTON

1 volume in-12

Prix Franco 50 cts.

BONNE CHÈRE

AVEC PEU D'ARGENT

LE DINER DE TOUS LES JOURS

1 volume in-18

Prix Franco 15 cts.

LA PATISSERIE ET LE DESSERT

RECETTES FACILES

RECUEILLIES

Par une Ménagère

Brochure in-18

Prix Franco 15 cts.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

TREIZIÈME LETTRE

26 septembre.

CHER ANI,

Jusqu'ici nous avons vu le côté triste de la vie : en voici le côté consolant. Pour être fidèle à mes promesses, je dois te le montrer. Dès le commencement, je t'ai annoncé que notre correspondance avait pour premier but, de *détromper* ceux qui prennent la vie d'ici-bas pour la vie. Ce but me semble atteint.

Consoler ceux qui traversent avec nous la vallée des larmes, et nous consoler nous-mêmes, est le second objet de mes desirs. Le moment est venu de nous en occuper. Pour tout l'or du monde, je voudrais qu'il me fût donné de réaliser ce bienfait, d'autant plus nécessaire que, sans exception, tous en ont besoin, continuellement besoin, soit pour porter dignement le fardeau de la vie, soit pour adoucir de cruels chagrins, soit pour prévenir de sanglants désespoirs. Ce bienfait inappréciable est dans cette pensée : **PUISQUE LA VIE D'ICI-BAS N'EST PAS LA VIE, LA MORT N'EST PAS LA MORT.**

La mort n'est pas la mort : quel cauchemar de moins ! La certitude de la mort qui pèse sur l'homme, dès le jour où il s'éveille à la raison ; qui, le matin, l'empêche de se promettre à lui-même de voir le soir ; et qui, le soir, lui rend incertain le réveil du lendemain, cette pensée que tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend lui rappelle malgré lui, est pour les incrédules eux-mêmes une source intarissable de frayeurs, de tristesses et d'ennuis. C'est, je le répète, le cauchemar de l'humanité.

La mort n'est pas la mort : l'homme qui meurt ne cesse pas de vivre. Quelle immense consolation ! Nous voici dans une chambre mortuaire. Sur un lit funèbre git expiré un père, une mère, une sœur, un frère tendrement aimé. Une épouse, des frères, des sœurs, de jeunes enfants, désormais orphelins, plongés dans la douleur, pleurent celui qu'ils viennent de perdre et qui laisse après lui un vide affreux.

Tout à coup, le bruit des sanglots est suspendu. Le Dieu de la vie fait entendre sa voix. Il dit : "Ne vous attristez pas, comme si vous n'aviez plus d'espérance. La mort n'est pas la fin de la vie. Le père que vous pleurez n'est pas mort : il dort. La mère que vous pleurez n'est pas morte : elle dort. Le frère que vous pleurez n'est pas mort : il dort. La sœur que vous pleurez n'est pas morte : elle dort. *Non est mortua puella, sed dormit.*"

"Ouvriers du père de famille, ils ont fini leur journée, et ils se reposent de leurs travaux. De mortels, ils sont devenus immortels. Ils vous attendent : vous les reverrez. Ils étaient à moi

dans la vie, ils sont à moi dans la mort. J'ai tout créé et je n'anéantis rien. Je ne suis pas seulement la création, je suis la résurrection et la vie."

La mort n'est pas la mort : cette parole, tombée du ciel, était trop précieuse pour que l'Église catholique ne l'ait pas recueillie avec un soin jaloux. Personne ne la redit plus souvent, avec une éloquence plus touchante, avec une autorité plus haute.

Dans nos dernières lettres nous avons entendu les sophistes et leurs désolantes doctrines : nous avons plaint les uns et fait justice des autres. Écoutons maintenant notre admirable mère, cette mère qui ne trompe jamais et qui console toujours. Combien de fois dans le cours de la vie elle nous rejète : Mes enfants, la terre n'est pas votre pays ; vous n'êtes ici-bas que des étrangers et des voyageurs ! Vous n'êtes pas chez vous : *rotre chez vous est ailleurs.*

Mais c'est à l'heure des grandes tristesses, parce que c'est l'heure des grandes séparations, qu'elle verse à pleine coupe le baume de cette consolante parole dans le cœur déchiré de ses enfants. Astu jamais réfléchi à ce que fait l'Église dans les derniers moments de leur pèlerinage, et pour ceux qui partent et pour ceux qui restent ? Viens avec moi contempler ce spectacle tout plein d'immortalité.

Aux yeux de l'Église, le chrétien qui meurt n'est pas un être éphémère qui retourne au néant, c'est un voyageur bien aimé qui se met en route. Avec la plus prévoyante sollicitude, elle fait pour lui ce que la mère la plus attentive fait pour l'enfant de sa tendresse, qui entreprend une course lointaine. Plusieurs choses sont nécessaires au voyageur : un passe-port, une bonne santé, un viatique, et, s'il doit traverser des pays inconnus ou dangereux, des guides et une escorte. Admire comme l'Église pourvoit à tout cela !

Après de son fils mourant, elle appelle l'ambassadeur du Dieu de l'éternité, vers qui il doit se rendre. En effaçant ses péchés, l'absolution rétablit en lui l'image auguste, dont la vue le fera reconnaître pour un membre de la grande famille catholique, qui rentre dans sa patrie, et les autorités invisibles, échelonnées sur sa route, s'empressent de lui prêter aide et protection.

L'Église ne s'en tient pas là. Elle veut que son fils parte en bonne santé. Par le sacrement des malades, elle purifie son âme et rend l'intégrité à tous ses sens ; puis, afin qu'ils demeurent inviolables, elle les cache avec le sceau du rédempteur, dont la seule présence met en fuite les légions ennemies.

Mais le voyageur a besoin de nourriture. L'Église lui apporte son *viatique*. Ce viatique est le pain des forts qui le soutiendra dans ses défaillances, c'est l'aliment de l'immortalité qui, lui communiquant ses propriétés divines, le rendra tel qu'il doit être, pour voir s'ouvrir devant lui les portes de la bienheureuse patrie ; en un mot, c'est son divin frère, Jésus-Christ en personne, qui se

faisant le compagnon de son voyage, le tiendra par la main, pour lui faire franchir sans danger le passage décisif du temps à l'éternité.

Les préparatifs du voyage sont complets. Il ne reste plus qu'à donner le signal du départ et à placer le voyageur sous la conduite de guides fidèles et sous la garde d'une invincible escorte. Avec une assurance de foi, une tendresse le sentiments et une solennité de langage, à jamais inimitables, l'Église va s'acquitter de ce double soin.

S'approchant de son fils, elle lui dit : "Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui a été répandu en vous ; au nom des Anges et des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins ; au nom des Patriarches et des Prophètes ; au nom des saints Apôtres et Évangélistes ; au nom des saints Martyrs et Confesseurs ; au nom des saints Solitaires et Ermites ; au nom des saintes Vierges et de tous les Saints. Que les légions infernales soient couvertes de confusion et que les ministres de Satan n'aient pas l'audace de s'opposer à votre passage. Qu'aujourd'hui même vous arriviez au pays de la paix, et que la sainte Sion soit votre demeure : par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur."

Quand on songe que tout cela est une réalité, on se demande quelle est la dignité de l'âme et quel monarque a jamais voyage, défendu par une pareille garde, environné d'un si brillant cortège ?

Le voyageur est parti. Rien n'a été oublié pour assurer le succès de son voyage et préparer son entrée triomphante dans la terre des Vivants. Reste à consoler ses amis et ses proches, car, pour l'Église, la plus tendre des mères, les douleurs de tous ses enfants sont ses propres douleurs.

À sa voix, ils suivent dans le temple la dépouille mortelle de celui qui vient de les quitter. Là, que fait l'Église ? Elle chante. Oui, mon cher Frédéric, tandis qu'on n'aperçoit dans le temple que des images lugubres et qu'on n'entend que le bruit des larmes et des sanglots, l'Église chante, elle chante toujours ! Quel est ce contraste ? Une mère peut-elle chanter à la mort de ses enfants ? Et de toutes les mères, l'Église n'est-elle pas la plus aimante ? Encore un coup, quel est ce mystère ?

Les soins dont elle nous environne depuis le berceau, ne permettent pas d'en douter, l'Église nous aime, et son amour est d'autant plus vil qu'il est plus noble. Dépositaire des promesses d'immortalité, elle les proclame hautement en présence de la mort. S'il y a quelques larmes dans sa voix, il y a aussi de la joie. Plus heureuse que Rachel, elle se console et nous console, parce qu'elle sait que ses fils lui seront rendus. Ainsi, dans les larmes des parents, la nature ; dans les chants de l'Église, la foi. L'âme s'attriste en disant : Mort ! l'autre se réjouit en répondant : Résurrection.

Entends-tu la mélodie si suave au cœur et si douce à l'oreille qui, au milieu du profond silence des divins mystères, retentit tout à coup sous les voûtes du temple ? Interpète du Dieu de l'éternité dont l'homme est l'immortelle image, le prêtre chante : "En haut les cœurs. Rien de plus digne, rien de plus juste, rien de plus salutaire, que de vous rendre partant et toujours des actions de grâces. Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, en qui vous nous avez donné l'espérance de la bienheureuse résurrection, afin qu'au moment où la certitude de mourir attriste la nature, la promesse de l'immortalité future console la foi. Car à vos fidèles, Seigneur, la vie est changée, non dite, *vita mutatur, non tollitur* ; et à la place de leur maison terrestre tombée en ruines une demeure éternelle pour est préparée dans les cieux."

Qu'en penses-tu ? L'Église peut-elle affirmer d'une manière plus solennelle que la vie d'ici-bas n'est pas la vie ? Elle l'affirme encore par un mot qu'elle a introduit dans la langue de toutes les nations civilisées. Les cérémonies du temple étant achevées, elle conduit son enfant au nom de son repos. Ce lieu s'appelle *cimetière* ; et cimetière veut dire *dortoir* : mot divin, mot révélateur, mot digne d'éternelles bénédictions.

"Nous appelons le cimetière, *dortoir*, dit la Bouche d'or de l'Orient, afin que vous sachiez que les morts ne sont pas morts, mais seulement endormis. Quelle consolation dans ce mot et quelle profonde philosophie ! Quand donc vous conduisez un mort au cimetière, ne vous désolerez pas. Ce n'est pas à la mort que vous le conduisez, c'est au sommeil. Ce mot vous suffit pour adoucir toutes les douleurs."

Le grand orateur a mille fois raison. Ce mot, non seulement console la nature, il donne encore à la douleur une dignité qui commande le respect et attire les sympathies. Connais-tu, cher ami, quelque chose de plus touchant et à la fois de plus noble, que la conduite de saint Augustin, à la mort de sa mère bien-aimée ?

"Nous étions arrivés à Ostie, où nous devions nous embarquer pour l'Afrique, lorsque ma tendre mère, votre mère servante, Seigneur, fut prise de la fièvre. Ayant le pressentiment de sa mort, elle nous dit : Vous déposerez en mon corps, et vous vous souviendrez de prier pour moi à l'autel du Seigneur. Le neuvième jour de sa maladie, âgée de cinquante-six ans et moi de trente-trois, cette âme si religieuse et si bonne fut délivrée des liens du corps."

"Je pressais mes paupières pour retenir mes larmes ; mais ma douleur, douleur immense, resplendissait au fond de mon cœur ; puis, s'échappait en larmes abondantes que mes yeux s'efforçaient d'absorber. Cette lutte m'était très pénible. Le petit Adéodat pleurait tout haut."

"Nous le fimes taire : car il ne nous paraissait pas convenable d'honorer cette mort par des gémissements et par des cris, attendu que c'est ainsi qu'on a coutume de deplorer la misère des mourants et en quelque sorte leur anéantissement."

Or, ma mère ne mourait pas tout entière. Ses exemplaires, sa foi, des preuves certaines nous en donnaient l'assurance.

"L'enfant calme, Evodius prit le psautier, et commença à chanter le psalme : *Je chanterai la miséricorde du Seigneur.* Tous ensemble nous y répondions. Vos paroles, Seigneur, adoucirent ma douleur et me donnèrent la force de la contenir, tellement qu'on ne s'en aperçut ni à mes larmes ni à l'altération de mon visage. Le moment de la sépulture étant venu, nous portâmes le corps et nous le rendîmes à la terre, sans larmes. Il en fut de même pendant l'offrande du sacrifice de notre redemption. Je ne pleurai pas ; mais intérieurement j'étais navré de douleur."

"Je me souvenais, Seigneur, de votre servante, je repassais dans ma mémoire sa vie, envers vous si pieuse et si sainte, et envers nous si douce et si exemplaire ; et je m'en voyais subitement privé ; et seul je pleurai en votre présence sur elle et sur moi. Je donnai à mes larmes un libre cours, mon cœur s'y noya et y trouva le repos."

"Et maintenant, Seigneur, je vous le confesse dans cet écrit. Le bra qui vaudra, et l'interprétera comme il vaudra. Si tu trouves reprochable d'avoir pleuré ma mère, pendant une petite partie d'une heure ; ma mère, que je voyais morte sous mes yeux, elle qui tant d'années n'avait pleuré pour me faire vivre à vos yeux, qu'il ne se moque pas de moi ; mais plutôt, s'il a une grande charité, qu'il pleure sur mes péchés devant vous, Père de tous les frères de votre Christ."

Tous les siècles chrétiens, toutes les familles chrétiennes nous offrent d'innombrables exemples de cette noble douleur, dans la noble lutte l'accord vraiment sublime de la nature qui s'élève, et de la foi qui console. Pourquoi sublime ? Parce que, sur les ruines même de l'homme, il proclame hautement que la vie n'est pas la vie, la mort n'est pas la mort. Ces exemples sont si instructifs et si souvent utiles dans le cours de notre existence, que j'en vais t'en citer un nouveau.

Tu sais combien le plus grand de nos rois, saint Louis, aimait sa mère. Jamais tendresse filiale ne fut mieux justifiée. Aux exemples et aux leçons de sa mère, Louis devait la conservation de son innocence baptismale et tous les trésors qu'elle eut eue, pour le temps et pour l'éternité. Le saint roi, parti pour la croisade contre les Sarrasins, était à Jaffa, lorsqu'il apprit la mort de la reine Blanche, sa mère, arrivée le premier dimanche de l'Avant, premier jour de décembre 1262.

Le cardinal légat, Evodius de Châteauroux, qui la reçut le premier, prit avec lui Gilles, archevêque de Tyr, par le du sceau du roi, et Geoffroi, de Beauharnais, son confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Le légat dit au roi qu'il désirait lui parler en secret dans sa chambre, en présence des deux autres. À son visage sérieux, le roi comprit qu'il lui apportait quelque triste nouvelle. Il les fit passer de sa chambre dans sa chapelle, où il s'assit devant l'autel et eut avec lui :

Alors le légat repréenta au roi les *gêces* que Dieu lui avait faites depuis son enfance, entre autres de lui avoir donné une mère qui l'avait élevé si chèrement, et qui avait si sagement gouverné son royaume. Enfin, ne pouvant plus contenir ses sanglots et ses larmes, il ajouta qu'elle était morte !

À cette parole, le roi jeta un grand cri, puis, fondant en larmes, il sagenouilla devant l'autel, et, joignant les mains, il dit avec une sensible dévotion : "O vous grands grâces, Seigneur, de m'avoir créé une si bonne mère, vous l'avez retournée quand il vous a plu. Il est vrai que je faisais plus qu'aucune créature mortelle, comme elle le méritait bien ; mais, puisque c'est votre bon plaisir, que votre nom soit béni à jamais !"

Ensuite, le légat ayant fait une courte prière pour la défunte, le roi dit qu'il voulait demeurer seul dans sa chapelle, et retint seulement son confesseur. Il resta quelque temps à méditer et à pleurer devant l'autel, après quoi son confesseur lui représenta modestement qu'il avait assez donné à la nature, et qu'il était temps d'écouter la raison éclairée par la foi.

Aussitôt le roi se leva et passa dans son oratoire, où il avait coutume de dire ses prières. Là, il resta avec son confesseur tout l'office des morts, et le confesseur adoucit, par sa sainte prière, la douleur dont il était pénétré, si ne fut pas la moindre faute en regardant un si long office. Outre ces nombreux services qu'il fit faire en Palestine pour sa mère, le saint roi envoya en France la charge d'un cheval de pierres à distribuer aux églises, demandant des prières pour elle et pour lui.

Voilà le chrétien devant la mort.

À ses affirmations tant de fois répétées, que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, notre aimable mère ajoute une nouvelle force, par un mot plus significatif encore que celui de *dortoir*. Le *dortoir* suppose le sommeil, et le sommeil suppose une demeure. Cela ne suffit point à la foi de l'Église. Quand des miracles lui ont appris que quelques-uns de ses enfants sont arrivés au terme heureux de leur pèlerinage, elle appelle à leur tour leur mort, le jour de leur *naissance*.

Chaque page de son martyrologe est une affirmation de leur gloireuse immortance. Prends-tu et tu lis : "A Jérusalem, à Rome, à Lyon, à Paris, à Narbonne, à Besançon, naissance de tel saint et de telle sainte qui, après la mort, est entrée en possession de la vie éternelle."

L'Église est tellement sûre de leur bonheur, que ce jour est pour elle un jour de fête. En déployant, pour le célébrer, toute la pompe de ses cérémonies, que fait-elle ? A la terre du ciel et de la terre, elle porte à la mort ce sublime dé : O mort ! où est maintenant la victoire, où est ton aguilillon ?

"Je te laisse, mon cher Frédéric, sur cette éternelle protestation contre l'égrotte philosophie qui, ravissant l'homme au milieu de la brute, amène la vie à la durée fugitive de notre terrestre pèlerinage, et regard la mort comme le retour au néant. Tout à toi."